

clusives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, auraient pu acquérir assez rapidement des richesses. La Pensylvanie, qui fonde sa fortune sur la culture et sur la multiplication des troupeaux, ne doit arriver que lentement à la prospérité; mais cette prospérité aura des fondemens plus sûrs et plus durables.

Si quelque chose peut retarder les progrès de la colonie, c'est la manière irrégulière dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment partout et autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paie 112 liv. 10 sous par chaque centaine d'acres, et qu'on s'engage à une redevance annuelle de 22 sous 6 deniers. Il arrive de là que la province manque de cet ensemble qui est nécessaire en toutes choses, et que ses habitans épars sont la victime du moindre ennemi qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations sont défrichées de différentes manières dans la colonie. Souvent un chasseur va se fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voisins l'aident à couper des arbres et à les entasser les uns sur les autres : c'est une maison. Aux environs il cultive sans secours un jardin et un champ suffisans pour sa subsistance et pour celle de sa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chasseur de ses

peines; ils achètent du propriétaire de la province des terres qui n'ont pas encore été payées; ils bâtissent des demeures plus commodes et étendent les défrichemens.

Enfin des Allemands que leur goût ou la persécution ont poussés dans le Nouveau-Monde viennent mettre la dernière main à ces établissemens encore imparfaits. Les premiers et les seconds planteurs vont porter ailleurs leur industrie, avec des moyens de culture plus considérables qu'ils n'en avaient d'abord.

En 1769 les exportations de la Pensylvanie s'élevèrent à 13,164,439 livres 5 sous 3 deniers; et elles ont depuis beaucoup plus considérablement augmenté dans cette colonie que dans aucune autre.

C'est Philadelphie ou *la ville des Frères* qui est le centre de ce grand mouvement. Cette ville célèbre est située à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware et du Schuylkill. Penn, qui la destinait à devenir la métropole d'un grand empire, voulait qu'elle occupât un mille de large sur deux milles de long, entre les deux rivières. Sa population n'a pu encore remplir un si grand espace. Jusqu'ici l'on n'a bâti que sur les bords de la Delaware, mais sans renoncer aux idées du législateur, mais sans s'écarter du plan qu'il avait tracé. Ces précautions sont sages. Philadelphie doit devenir la cité la plus considérable de l'Amérique, parce qu'il est impossible que la

vi.
État actuel
de Philadel-
phie.

colonie ne fasse pas de très-grands progrès, et que ses productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de sa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont depuis cinquante jusqu'à cent pieds de largeur. Des deux côtés règnent des trottoirs défendus par des poteaux placés de distance en distance.

Les maisons, dont chacune a son jardin et son verger, sont construites de briques, et ont communément trois étages. Plus décorées aujourd'hui qu'autrefois, elles doivent leur principal ornement à des marbres de différentes couleurs qui se trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui sont devenus l'objet d'un commerce assez considérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne sauraient être communs dans les maisons sans avoir été prodigués dans les temples. Chaque secte a le sien, et quelques-unes en ont plusieurs. Cependant on voit un assez grand nombre de citoyens qui ne connaissent ni temples, ni prêtres, ni culte public, et n'en sont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice aussi respecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'est l'hôtel-de-ville. Il est de la magnificence la plus somptueuse. C'est là que les représentans de la colonie s'assemblent tous les ans, et plusieurs fois l'année, s'il

en est besoin, pour régler ce qui peut intéresser l'ordre public. On y a placé sous les mains de ces hommes de confiance tous les ouvrages qui pouvaient les éclairer sur le gouvernement, sur le commerce et sur l'administration.

A côté de l'hôtel-de-ville est une superbe bibliothèque, formée en 1752 par les soins de l'illustre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglais, et plusieurs livres latins et français. Elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée en jouissent librement dans tous les temps. Les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent, et une amende s'ils ne les rendent pas au temps convenu. C'est avec ces fonds toujours renaissans que s'accroît et grossit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des instrumens de mathématique et de physique, avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Non loin de ce monument en est un autre du même genre. C'est une belle collection des classiques grecs et latins avec leurs commentateurs les plus estimés, et des meilleures productions dont puissent s'honorer les langues modernes. En 1752 elle fut léguée au public par le savant et généreux citoyen Logan, qui avait employé à la former une vie longue et laborieuse.

Le collège qui doit préparer l'esprit à toutes les sciences dut en 1749 son origine aux travaux du docteur Franklin, dont le nom se trouve tou-

jours mêlé aux choses grandes ou utiles opérées dans la région qui l'a vu naître. Dans les premiers temps cette école n'initia la jeunesse qu'aux belles-lettres ; mais on y a depuis enseigné la médecine, la chimie, la botanique et la physique expérimentale. Les maîtres et les connaissances s'y multiplieront à mesure que les terres, devenues leur patrimoine, seront d'un plus grand produit. On peut prédire que la théologie sera seule à jamais exclue d'une académie consacrée à l'instruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnaît point de dominant, et qui même n'en exige aucun. Ce sera l'unique contrée de l'univers où l'on ne se battra pas pour des mots, où l'on ne se haïra point pour des objets incompréhensibles. Si le despotisme, la superstition ou la guerre viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts et la philosophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'esprit humain iront éclairer le Nouveau-Monde, et la lumière apparaîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville est accessible à tous les besoins de l'humanité, à toutes les ressources de l'industrie. Ses quais, dont le principal a deux cents pieds de large, offrent une suite de magasins commodes et de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cents tonneaux y abordent sans difficulté, hors les temps de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des con-

trées de l'Europe. La police a déjà fait plus de progrès dans cette partie du Nouveau-Monde que chez de vieux peuples de l'Ancien.

On ne saurait fixer exactement la population de Philadelphie. Les registres mortuaires n'y sont pas tenus avec attention, et plusieurs sectes ne font pas baptiser leurs enfans. Ce qui paraît certain, c'est qu'en 1766 il s'y trouvait vingt mille habitans. Comme l'occupation de la plupart d'entre eux est de vendre les productions de la province entière, et de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne se peut pas que leur fortune ne soit très-considérable. Elle doit le devenir encore davantage à proportion que la culture fera des progrès dans un pays dont on n'a défriché que la sixième partie des terres.

Philadelphie, de même que les autres villes de Pensylvanie, est entièrement ouverte. Tout le pays est également sans défense. C'est une suite nécessaire des principes des quakers. On ne saurait assez chérir ces sectaires pour leur modestie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaisance. Peut-être serait-on tenté d'accuser leur législation d'imprudence et de témérité.

En établissant cette sûreté civile qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devaient, dira-t-on, établir la sûreté politique qui défend un état contre les entreprises d'un état. L'autorité qui maintient l'ordre et la paix au-dedans n'a rien fait, si elle n'a prévenu

les invasions au-dehors. Prétendre que la colonie n'aurait jamais d'ennemis, c'était supposer que l'univers n'est peuplé que de quakers; c'était exciter le fort contre le faible, abandonner des agneaux à la discrétion des loups, et livrer tous les citoyens à l'oppression du premier tyran qui voudrait les subjuguier.

Mais d'un autre côté comment associer la vérité des maximes évangéliques qui gouvernent les quakers à la lettre avec cet appareil de force offensive ou défensive qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel? Que feraient d'ailleurs des ennemis, s'ils entraient dans la Pensylvanie les armes à la main? A moins qu'ils n'égorgeassent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays, ils n'étoufferaient pas le germe et la postérité de ces hommes doux et charitables. La violence a des bornes dans ses excès; elle se consume et s'éteint comme le feu dans la cendre de ses alimens. Mais la vertu, quand elle est dirigée par l'enthousiasme de l'humanité, par l'esprit de fraternité, se ranime comme l'arbre sous le tranchant du fer. Les méchans ont besoin de la multitude pour exécuter leurs projets sanguinaires. L'homme juste, le quaker ne demande qu'un frère pour en recevoir de l'assistance ou lui donner du secours. Allez peuples guerriers, peuples esclaves et tyrans, allez en Pensylvanie, vous y trouverez toutes les portes ouvertes, tous les biens à votre discrétion, pas un

soldat, et beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais, si vous les tourmentez, ou les vexez, ou les gênez, ils s'enfuiront, et vous laisseront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magasins déserts. Ils s'en iront cultiver et peupler une nouvelle terre; ils feront le tour du monde, et mourront en chemin plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné, que la haine du genre humain et l'exécration des siècles à venir?

Puissé-je ne m'être pas trompé dans tout ce que je viens de dire, et n'avoir pas pris le souhait de mon cœur pour un décret de la vérité! Le seul soupçon que j'en ai dans ce moment m'afflige. Heureuse et sage contrée, subirais-tu donc un jour la funeste destinée des autres! et serais-tu ravagée, subjuguée comme elles! Loin de moi un pressentiment capable d'ébranler dans mon esprit la plus consolante des vérités ou des illusions! c'est qu'il existe une providence qui veille à la conservation des bons! Loin de ma mémoire la multitude innombrable des événemens qui semblent déposer contre elle!

C'est sur cette perspective que les Pensylvains ont fondé leur sécurité future. Du reste, comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux durent le plus long-temps, ni que la méfiance qui est en sentinelle en dorme plus tranquille, ni qu'on jouisse avec un grand plaisir de ce qu'on possède avec tant de crainte, ils vivent le jour

présent sans songer au lendemain. On pense d'une autre manière dans le Maryland.

vii.
Origine du
Maryland.
Nature de
son gouver-
nement.

Loin d'avoir de l'éloignement pour les catholiques comme ses prédécesseurs, Charles 1^{er} avait trouvé des motifs de les chérir dans le zèle que l'espérance d'être tolérés par ce prince leur avait inspiré pour ses intérêts. Mais, quand l'accusation de favoriser le papisme eut aliéné les esprits contre ce roi faible, qui ne visait guère qu'au despotisme, il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la sévérité des lois, où le schisme de Henri VIII l'avait condamnée. Ces rigueurs déterminèrent le lord Baltimore à chercher dans la Virginie un asile à la liberté de conscience. Comme il n'y trouvait pas de tolérance pour une religion exclusive elle-même, il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région qui est située entre la rivière de Potowmak et la Pensylvanie. Il se disposait à peupler cette terre en faveur des pouvoirs qu'il avait obtenus, lorsque la mort termina ses jours.

Un fils digne de lui poursuivit une entreprise si consolante pour la religion de sa famille. Il partit en 1635 d'Angleterre avec deux cents catholiques, tous d'une naissance honnête. L'éducation qu'ils avaient reçue, le culte pour lequel ils s'expatriaient, la fortune que leur promettait leur guide, tous ces motifs prévinrent les désordres qui ne sont que trop ordinaires dans les états naissans. La nouvelle colonie vit les sauvages,

gagnés par la douceur et par des bienfaits, s'empresser de concourir à sa formation. Avec ce secours inespéré ces heureux membres, unis par les mêmes principes et dirigés par les conseils d'un chef vigilant, se livrèrent de concert à des travaux utiles. Le spectacle de la paix et du bonheur dont ils jouissaient attira chez eux une foule d'hommes qu'on persécutait ou pour la même croyance, ou pour d'autres opinions. Les catholiques du Maryland, désabusés enfin d'une intolérance dont ils avaient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent un asile à toutes les sectes indistinctement. Toutes jouirent, avec la même étendue, des droits de cité. Le gouvernement fut modelé sur celui de la métropole.

Un esprit si conforme aux vues de la société n'empêcha pas qu'après le renversement de la monarchie on ne dépouillât Baltimore des concessions dont il avait fait le meilleur usage. Destitué par Cromwel, il fut rétabli dans ses droits par Charles II, mais pour se les voir contester encore. Quoiqu'au-dessus de tout reproche de malversation, quoique extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains, quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer sa charte sous le règne arbitraire de Jacques, et d'avoir un procès en règle pour la juridiction d'une province que la couronne lui avait cédée et qu'il avait établie à ses dépens. Ce prince, qui eut toujours le malheur de ne connaître ni ses amis, ni ses

ennemis, et le sot orgueil de croire que l'autorité royale suffisait pour justifier tous les actes de violence, allait ôter une seconde fois à Baltimore ce que les rois son père et son frère lui avaient donné, lorsqu'il fut précipité lui-même d'un trône qu'il remplissait si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d'une manière digne de son caractère politique une contestation excitée avant son élévation. Il voulut que les Baltimore fussent privés de leur autorité, mais qu'ils continuassent à jouir de leurs revenus. Lorsque cette famille, plus indifférente sur les préjugés de religion, rentra dans le sein de l'église anglicane, elle fut réintégrée dans le gouvernement héréditaire du Maryland. Elle recommença à conduire la colonie avec un conseil et deux députés élus par chaque district.

viii.
Événemens
arrivés dans
le Maryland.

De tous les établissemens formés dans le continent septentrional, le Maryland fut heureusement pour lui une des colonies les moins fécondes en événemens. Son histoire se réduit à deux faits dignes d'être remarqués.

Berkley, follement zélé pour l'église anglicane, expulsa de la Virginie ceux des habitans qui ne professent pas son culte. Les dissidens cherchent un asile dans la province qui nous occupe. L'accueil qu'ils y reçoivent offense vivement les Virginiens. Dans le premier accès d'un ressentiment injuste, ils persuadent aux sauvages que leurs nouveaux voisins sont Espagnols. Ce nom odieux change toutes les idées des Indiens. Ils ravagent

sans délibérer des champs qu'ils ont aidé à défricher; ils massacrent sans miséricorde des hommes qu'ils viennent de recevoir fraternellement. Combien il fallut de temps, de patience, de sacrifices pour détromper ces esprits prévenus, pour ramener ces cœurs égarés!

Baltimore, écoutant plutôt sa raison que les instructions de son enfance, avait voulu que toutes les communions chrétiennes eussent une égale part au gouvernement. Les catholiques en furent exclus à l'époque mémorable où ce lord fut dépouillé de son autorité. Ou le ministère britannique ne voulut pas, ou il ne put pas arrêter cet acte de fanatisme. Son influence se réduisit à empêcher que les fondateurs de la colonie n'en fussent chassés, et qu'on ne mît en vigueur contre eux des lois pénales qui étaient sans force en Angleterre.

La province est très-arrosée. On y voit couler de nombreuses sources, et cinq rivières navigables la traversent. L'air, qui est beaucoup trop humide sur les côtes, devient pur, léger et subtil à mesure que le terrain s'élève. Le printemps et l'automne sont de la plus heureuse température; mais l'hiver a des jours d'un froid très-vif, et l'été des jours d'une chaleur accablante. Ce que le pays a cependant de moins supportable, c'est une grande quantité d'insectes dégoûtans.

C'est une des plus petites provinces de l'Amérique septentrionale. Aussi tous ou presque tous

ix.
État actuel
de Maryland.
Ses cultures.